

LE MONT SAINT MICHEL DANS LE LOINTAIN

(L'invention de Moi // Satellite 0.1)

JÉRÉMIE FABRE

1^{er} jour : le Mont St Michel dans le lointain.

Le premier jour sur place, rien ne se passe. Je suis arrivé à 7h30 par le train et la pluie tombe depuis sans discontinuer. Les champs semblent remplis de vaches idiotes et joyeuses qui pataugent dans la gadoue. Sur la route toute droite que j'empruntai ce matin avec la mobylette grise prêtée par le Curé, le goudron luit. Le ciel est bas, ça fait presque mal au crâne.

Pour informer l'auditeur, je dois dire que je ne suis préoccupé en cet instant que de mon propre moi-même et de la question du pourquoi de mon existence stupide en cette époque stupide. Depuis une semaine, impossible de me souvenir si je suis une fille ou un garçon. Il y a une sorte de confusion absolue des genres, une hésitation quant à l'identification des comportements sexués que je m'attribue. Je crois que la notion de genre a définitivement basculé dans l'oubli, et que je cristallise en ce moment- même ce basculement Historique. J'ai l'étrange et égocentrique sensation de me trouver en un point central de l'Histoire et des événements, ici, au milieu de cet océan d'herbe humide, et qu'il y a comme un cœur universel qui bat, que tous les regards sont tournés vers moi, que je porte une sorte de responsabilité autour du cou qui me prend à la gorge.

Oppressé, je m'installe dans une cabine téléphonique abandonnée, dont le combiné ne semble relié à rien, je m'assois sur le genre de rebord en métal inconfortable que l'on trouve toujours à l'intérieur des cabines, je regarde une mouche buter bêtement contre la vitre, et j'attends. Si je cligne un peu les yeux, je peux voir le Mont St Michel dans le lointain. Ca me fait penser à la Mère Poulard et à un grand parking avec des bus.

Maintenant je dois mettre mon programme à exécution. Je dois passer à la phase active de mon plan. Il n'est plus question de reculer. Il faut avoir des couilles. Si j'en avais de grosses, ce serait d'ailleurs un indice probant quant à mon identité sexuelle.

2^{ème} jour : la statue de Michel Drucker.

Enfin j'irai voir maman demain. J'avais complètement oublié qu'elle vivait dans la région, et la perspective d'une visite filiale improvisée ne m'enchantait pas à priori. Alors je marche dans le village vide, je croise une première maison à louer, une seconde à vendre, une troisième aux volets définitivement clos. Il n'y a plus d'école maternelle. Je me demande d'ailleurs s'il reste tout simplement des enfants ? Je me dirige ensuite vers la maison de retraite. Elle a été récemment rénovée. De joyeuses petites bonnes femmes s'ébattaient dans le parc, elles jouent au croquet. Un infirmier en chandail vert caresse la tête d'un vieux type en blouse blanche, à moins que ce ne soit l'inverse. La statue de Michel Drucker trône au centre d'un terre-plein également central. Soudain, alors que le ciel s'assombrit pour la huitième fois de la journée, je m'enfuis en enjambant la clôture électrique : je ne veux pas croiser maman. Je reviendrai demain, comme j'ai dit tout à l'heure.

Je continue mon tour du village et fini par me rendre à la triste évidence : deux maisons sur trois sont absolument vides. J'entre dans l'église et je vais remercier Monsieur le Curé de m'avoir prêté hier sa mobylette. Je le trouve allongé dans la sacristie, un encensoir entre les orteils, un bas de pyjama retroussé au niveau du nombril.

-« C'est assez peu sacerdotal ! » lui déclare-je maladroitement.

-« Je ne sais plus qui je suis. » qu'il me répond sentencieusement. « Tout est laid. »

- « Moi c'est pareil. »

Et il me referme la porte sur la tronche, en récitant trois pater et deux ave. Je sors.

3^{ème} jour : tout est préalablement laid.

Aujourd'hui, c'est la Toussaint alors j'arpente les allées du cimetière, à la recherche sans doute d'une illumination, d'une révélation au sujet de ma destinée, de mon identité, ou plus basiquement -vu le lieu et le contexte-, de ma propre mort à venir. Je rassure l'auditeur, quand je dis « à venir », je ne veux pas dire que je vais mourir sous ses yeux d'ici à la fin de cette histoire, c'est plutôt une façon de dire que *de toutes les façons* je vais bien finir par y passer un jour ou l'autre, et que marcher sous la pluie dans un cimetière est toujours l'occasion d'y repenser un petit peu. Bref. Ce petit cimetière est donc la réponse à toutes les questions, il est LA réponse : *tout ce qui est ne sera plus*.

Un homme au profil noir et au nez saillant jaillit soudain dans un contre jour immonde. C'est le curé qui sort de sa grosse bagnole, une Laguna gris métallisée modèle 1998, série limitée « Allez les Bleus ». Et moi qui pensais qu'en me prêtant sa mobylette il faisait acte de charité ... Dans un geste, il actionne la fermeture centralisée des portes, remonte la fermeture éclair de sa parka grise, et se tourne vers moi, les yeux plissés par le soleil. Nous nous faisons face, de part et d'autre de la grille du cimetière.

-« Vous priez, Mon Fils ?

-Si je prie ? Je dois avouer que je n'en suis pas sûr. » lui sors-je avec aplomb.

-« C'est une réponse valable. On n'est jamais vraiment sûr qu'il y a quelqu'un au bout du fil. Je vais à mon tour vous avouer une chose : je ne prie plus. En fait je n'ai jamais prié. J'entre dans l'oratoire, je ferme les yeux, et je dors. J'ai acquis la surprenante capacité de pouvoir m'endormir à genoux sur le carrelage sans tomber.

-Mon Père, je me disais en faisant le tour du cimetière : *tout ce qui est ne sera plus*.

- Même chose : pas de réponse définitive. En tout cas pas pour moi.

- En venant, tandis que défilaient devant la mobylette les fils de la ligne THT, et qu'on pouvait distinguer le chantier de l'EPR dans le lointain, je regardais sur le goudron dégueulasse le vent emporter le cadavre d'un chat écrasé. Puis en marchant jusqu'au portail, j'écoutais la pluie goutter sur mon K- Way et me dégouliner dans l'oreille. J'arrêtai mes yeux sur un tas de mégots détrempés. Je me suis alors demandé comment le bon Dieu avait pu permettre qu'une telle crasse se déverse sur une telle beauté. Je veux dire, comment autant de saloperies peuvent-elles se glisser quotidiennement dans un monde à priori aussi beau ?

- « Question de point de vue. » me répond aussitôt Monsieur le Curé. « Personnellement j'ai fini par penser que tout était préalablement laid. C'est un postulat qui évite de s'énerver pour rien. Les gens sont laids. Même les gens théoriquement beaux sont finalement vulgaires et vicieux. Alors ajouter de la laideur à la laideur ne provoque chez moi aucune indignation. Je reste calme et serein. Atone. Si vous priez, priez pour mon âme minable, je suis un homme mauvais, un porc. Et nous allons tous crever. Nous allons brûler jusqu'à l'os.

- C'est gai.

-Il pleut. Je rentre au presbytère, lutter contre le péché. »

Et il se barre. Quand je rencontre des types comme lui, je me dis que la Foi est véritablement un don qui résiste à tout. A ce moment-là, rien ne laisse présager que la suite de cette aventure nous réunira malgré nous dans un unique et paradoxal destin.

4^{ème} jour : les seins de Nadine.

Ses seins ronds et fiers semblent toujours se porter aussi bien, sous son sous-pull moulant en lycra mauve. Jamais ils ne renoncent, jamais ils ne baissent la tête. Nadine est célibataire, en tout cas elle n'a pas d'alliance et personne ne vient la chercher à la sortie du boulot. Elle habite un petit pavillon juste derrière l'école primaire, et elle prend le bus tous les matins pour se rendre au supermarché Paclerc, où elle exerce l'admirable métier d'hôtesse de caisse.

Chacun de mes passages en caisse n°4 -en général le jeudi soir et le lundi matin- sont l'occasion d'un étrange rituel que nous partageons Nadine et moi, de façon quasi-inconsciente : alors que je m'apprête à sortir mon portefeuille afin de m'acquitter de l'impôt citoyen en faveur de la croissance et de la relance de la consommation, elle soulève soudain son frêle menton vers moi, me sourit sensuellement (ça lui échappe), et me demande d'une voix simple, mais qui me fait inmanquablement sursauter (et parfois, je l'avoue, rétrospectivement, bander) : « vous avez la carte de fidélité ? ». Me dit-elle avec son regard vert. J'ai souvent l'irrépressible envie de lui répondre que oui, qu'à elle je pourrai être fidèle toute une vie, que ses lèvres naturellement *glossées* me donnent des rougeurs, que quand je la vois j'ai envie de chanter. Mais je me contente de dire non, de penser cyniquement que jamais je n'ai été fidèle à quelqu'un ou à quelque chose, ni que personne d'ailleurs ne l'a jamais été à moi-même, alors que je ne vais pas commencer ma carrière en fidélité par un supermarché. Ca fait bip, je mets ma carte, je tape mon code, et un nouveau client me dérobe alors le sourire et les seins de Nadine. Je sors, écrasé par la désillusion, affamé de sexe et d'amour, tout espoir tué.

5^{ème} jour : le fantôme de Kadhafi.

Hier, en sortant du supermarché, je pensais encore à Nadine et je me disais que cet émoi sentimental avait quelque chose de typiquement masculin. Pourtant je ne suis même plus certain que ce soit le cas : aujourd'hui j'ai mis une robe et je me sens bien. Vous me direz qu'il s'agit d'un simple code vestimentaire, d'une habitude culturelle. Il n'empêche. Il me semble que j'ai les seins qui poussent. Je suis un peu perdu(e).

Dans le journal, il est question d'un type qui a eu une apparition la nuit dernière. Il lui est arrivé un drôle de truc : il a vu dans son champ le fantôme de Kadhafi qui semait du maïs bio sur un tracteur. Il faut dire que les gens sont un peu secoués depuis le rachat de Guy Degrenne par un émir Saoudien. Il a reconverti la Vallée de la Sée en *Silicon Valley*, pour y faire fabriquer des I Phone et des écrans plats éco- certifiés -les élus placent beaucoup d'espoir dans ce projet. Surtout depuis que les charges sociales ont été supprimées et que le Smic a été divisé par deux : les investissements affluent dans tout le Sud- Manche et le chômage est repassé en dessous de la barre des 25 %. Il faut dire que la région a bien souffert avec l'explosion de l'EPR et la mise en place d'une zone interdite entre Cherbourg et St Lô. Ceux qui y sont allés n'en sont pas revenus. On y aurait vu des lapins fumer des carottes avec les oreilles, en les tenant par les pattes arrière.

Tout ça me fait penser qu'il va me falloir mettre mon plan à exécution, j'ai déjà pris beaucoup de retard. Il va me falloir du courage et de l'abnégation. Et une combinaison anti- radiations.

6^{ème} jour : la notion de paternité.

Il m'arrive un truc totalement abominable : je crois que je suis enceinte. Ca risque de freiner la mise en place de mon plan. J'ai dû oublier de prendre la pilule. Bon. Je suppose que le père est soit le curé, soit Nadine. De toutes les façons, la notion de paternité est complètement chamboulée par les temps qui courent, et depuis que les hommes se sont mis en devoir de pousser les poussettes et de changer les couches, ce qui est un retournement historique objectivement exceptionnel, compte tenu de l'absence notoire d'exemple et d'héritage en la matière. Les hommes du début du 21^{ème} siècle font preuve, on peut le dire, et sur ce coup-là, d'une rare capacité de remise en question, laquelle ne les laisse néanmoins pas du tout indemnes.

Je rassure l'auditeur, n'allez pas penser qu'une quelconque relation sexuelle ait pu avoir lieu avec l'une ou avec l'autre des personnes précédemment citées (Nadine et le Curé), non. J'opte plutôt pour une sorte d'opération du Saint Esprit, ce qui donc me ferait pencher pour la solution « curé », quoique Nadine ait également un profil virginal et que le Saint homme ne soit pas forcément réputé pour sa chasteté. Je devrais peut-être leur proposer qu'on s'installe ensemble tous les trois ? Nous pourrions réinvestir le presbytère, c'est assez grand. Après quelques menus travaux, ce serait tout à fait habitable. Il faut dire qu'il y a quand même un soucis avec l'architecture, dans cette région, à cause des américains qui ont financé la reconstruction, et qui ont très mauvais goût. Bref. Revenons à l'enfant : quoiqu'il en soit du géniteur, cette grossesse subite semble indiquer définitivement que je suis une femme. (Du coup avec tout ça je ne peux plus manger de camembert, à cause du lait cru et de la listériose. Et je vais prendre du bide.)

7^{ème} jour : la phase active du plan.

Je porte une combinaison et un masque anti- radiations.

Ca y est, je suis enfin passé dans la phase active du plan, j'irai voir maman demain. Je revêts une combinaison anti-radiation et un masque. Cela sied à ma silhouette d'individu enceint (je ne sais pas trop comment dire).

Je marche dans la zone interdite d'un pas alerte, je ramasse des petits oiseaux morts pour faire du feu. Dans les rues désertées de Saint- Lô -c'est fou que le souffle de l'explosion soit parvenu jusqu'ici !, je croise une poule qui redescend la côte menant à la Maison du Département. Depuis quelques jours, il se passe un truc effrayant : on a remarqué que les poules sont en train de devenir carnivores et anthropophages sous l'effet de la radiation. Elles se bouffent entre elles.

Je marche encore, j'arrive dans la campagne : l'herbe est cramée, sous un ciel abscond. Etouffant sous mon masque et empâté dans ma combinaison, je m'emmêle dans les fils barbelés, je trébuche, et je m'étale sur le sol cramoisi d'un champ dévasté. Au travers des petits trous pratiqués dans la coque de mon masque de plomb, je devine un nuage qui pisse une fine pluie jaune. Etendu dans l'herbe sèche, je pense à Nadine et à Monsieur le Curé, ils sont tout ce que j'ai au monde. Je sens un coup de pied du bébé dans mon bas-ventre -j'ai l'impression que le très haut niveau de radiation accélère anormalement la croissance du fœtus, malgré la combinaison de protection que j'ai achetée sur le Bon Coin.

C'est alors qu'une voix m'arrache à mes douloureuses rêveries : maman est là, juste au-dessus de moi, elle s'est échappée de la maison de retraite. Ses yeux révulsés me scrutent avec une insupportable angoisse. Je me rends compte que je ne suis toujours pas allé lui rendre visite.

-« Quand est-ce que tu viens me voir ? » se plaint-elle d'une voix typiquement geignarde.

Et alors que me redressant sur mes coudes moites, j'hésite entre une réponse hypocrite et une affirmation cynique, je vois soudain maman partir en arrière, comme happée par une force inouïe qui l'arrache à son tour à ses reproches maternels. Elle hurle. Une poule carnivore lui a choppé le pied avec les dents et la traîne sur la longueur du champ, traçant un sillon digne d'une grosse charrue.

Mû par un réflexe inattendu, je parviens à ôter ma combinaison empêtrée dans les barbelés, puis à me lancer à la poursuite de ma mère et de la poule dentée qui lui bouffe le pied. Raclant la terre et soulevant un nuage de poussière rouge, maman laisse échapper un cri continu et néanmoins saccadé, rythmé par les rebonds de sa nuque sur les mottes de terre séchées. Je cours quant à moi de toutes mes forces, mais la poule carnassière qui retient ma malheureuse génitrice reste incontestablement la plus rapide. Impuissant, je les vois s'éloigner dans le soleil couchant, et j'assiste à la désolante dévoration de ma mère par une poule radioactive et sans pitié.

8^{ème} jour : l'enterrement de ma mère.

Ce matin au petit jour, j'ai enterré maman sur la plage. Je l'ai récupérée après que la poule l'a traînée toute la nuit et lui ait bouffé consciencieusement toutes les parties les plus grasses. Elle ne lui a laissé que les os et les poils. Beurk. J'ai dit une prière en espérant que quelqu'un l'entende, même si j'ai renoncé depuis longtemps à l'idée d'un Dieu « utilitaire ». J'ai l'impression en effet que la présence du Créateur est toute relative, c'est une sorte d'absence finalement. Ça ne me gêne pas outre mesure, d'ailleurs, puisque j'ai bien compris que vivre seul était précisément le principe de la condition humaine. Dieu nous propose de faire avec. Croire en Dieu est donc un acte purement gratuit, un des derniers encore possibles sur cette Terre. De cela je l'en remercie. Il faudra que j'en touche deux mots au Curé.

Après avoir sauté sur le sable à pieds joints pour bien tasser, j'ai quitté le corps de ma mère vers 9h30, et me suis dirigé vers le Nord. C'est ici que vous me retrouvez. Un vent saharien et radioactif me balaie gentiment la frange. Je croise un restaurant routier dont le toit, soufflé par l'explosion, a été entièrement recouvert de cadavres d'ouvriers polonais employés par un sous-traitant de Bouygues sur l'ex- chantier de l'EPR, avant l'accident. Je les salue amicalement. Pas de réponse des polaks, belle mentalité !

Un peu plus loin, un peu plus tard. Dans une zone hyper- radioactive -comme l'est maintenant cette partie sinistrée de la Manche-, la sensation du temps est décidément très étrange. Je confirme même une nouvelle fois que je suis le témoin –et la victime- d'une véritable accélération du temps, une sorte de micro- climat spatio-temporel, encore un truc pas prévu par Einstein... Si je dis ça, c'est que mon ventre ne cesse de s'arrondir davantage, une journée semble être à minima l'équivalent d'un mois, et ce que je dois bien désigner comme mon utérus -malgré les doutes persistants sur ma féminité- est sujet à des contractions de plus en plus fréquentes. Je suppose que j'approche du 7^{ème} mois de grossesse. Je culpabilise un peu de n'avoir pas prévenu le Père et Nadine. Il me suffit pourtant de fermer un instant les yeux, et je les visualise tous les deux : l'un debout en chaire, éclairant les foules béates de la Maison de Retraite par ses enseignements contemplatifs ; l'autre assise en caisse n°4, éclairant pareillement la clientèle par l'évangile de ses deux seins fièrement dressés, son badge d'hôtesse ornant le droit tel un sermon sur la montagne.

9^{ème} jour : tristesse, et le naufrage de l'enfance.

Aujourd'hui je suis un petit peu triste. Je vais vous expliquer pourquoi. J'ai lu quelque part que Dieu pouvait parfois nous apparaître sous la forme d'un chat, notamment chez les Egyptiens – mais c'est finalement assez rare-, ou bien alors d'un enfant, chez les Chrétiens en particulier. Après réflexion, il m'apparaît cependant que l'enfance, qui est un absolu naufrage –on pourrait même dire un carnage- ne porte pas par elle-même la sereine plénitude qu'on serait en droit d'attendre d'un Dieu. A sa sortie, vers 10 ou 12 ans, il ne reste plus grand chose de cette pureté légendaire avec laquelle on serait soit- disant venu au monde. On est tout souillé des dégueulasseries de nos parents, des coups tordus de son père et des couteaux dans le dos de sa mère. Le problème est précisément que nos parents ont aussi eu à subir tout ça. C'est donc une sorte de malédiction.

Tout à l'heure, comme je cheminai sur le bord de la D536, et pour être parfaitement exact, à l'endroit où elle croise la D650, je suis malencontreusement tombé sur un enfant qui pleurait en sautillant doucement d'un pointillé à l'autre, ses petites mains dans ses poches, son petit nez tout crotté de croûtes radioactives et par le rhume des foins. Dans ma mansuétude, je me suis approché de lui, et me suis livré à un gentil interrogatoire : j'appris qu'il s'était enfui du village vacances de la CAF de Blainville- Sur- Mer. (Depuis l'accident, le village a été réquisitionné par l'armée et transformé en camp de réfugiés pour les orphelins de la catastrophe.) Le gamin portait autour de son cou un sac en tissu qui mentionnait « faites un geste pour la planète avec les sacs éco-malin ». Dans le sac, emberlificotée comme une vieille pelote, le gosse avait enfoui une boule de cheveux roux à l'odeur à peu près insoutenable. Je sais que personne ne voudra me croire, mais la boule rassemblait les cheveux de sa mère que lui avait confiés l'employé des pompes funèbres juste après la crémation. Un peu comme une sorte de doudou, si vous voulez. (Je vous raconte ça histoire de confirmer que le nucléaire, ça fait pas que rigoler, ça peut aussi faire pleurer.)

Bon, je reprends le fil de ma pensée : je vois ce petit enfant, là, tout perdu sur le bord de la route et les yeux dans le vide, et je pense que le mien -celui qui grandit, là, dans ma sorte d'utérus hermaphrodite- je ne me verrai pas l'abandonner. Je ne me verrai pas le laisser même une seule minute sur le bord de n'importe quelle route, ou de quoi que ce soit qui ait un bord. Je l'aimerai comme un sparadrap. Et au moment où je dis ça, cette idiotie du sparadrap, je comprends que je l'aimerai trop, que je finirai même par l'étouffer, par l'étouffer dans un sac en plastique, pas « écolo machin » du tout cette fois. Par le mettre au congélateur pour le regarder dormir en me mordant les poings avec des remords jusqu'à la fin de ma putain de vie. Et que l'enfance c'est de toute façon le début de la mort et que tes parents ne font rien que t'apprendre la solitude, la seule vérité qui vaille, la terrible réalité de la condition humaine. Et tant que ça ne t'est pas rentré dans la tête, tu restes un être inachevé, il te manque à jamais quelque chose, tu as perdu ta maman, tu t'es paumé sur le bord de la route avec ton doudou- cheveux et tu pleures. Ouain. Et si tu n'avales pas cette couleuvre de la solitude et de la douloureuse impossibilité du bonheur, si tu restes à tout jamais coincé sur le bord de la vie avec l'idée que quelque chose de pur est éventuellement réalisable, alors tu restes un être inachevé qui a éternellement perdu sa maman. Pur, mais inachevé.

Je tourne la tête, et je vois près de la route un arbre mort dont le tronc tient pourtant encore debout. Quelques étoiles assez puissantes pour percer le nuage d'azote s'allument au-dessus de ses branches noires. Je vais m'allonger et tenter de dormir un peu. Demain, ce sera la phase décisive de mon plan.

10^{ème} jour : le « plan », un concept flou.

Je dois maintenant vous avouer qu'en fait de plan, et de phase décisive, je n'en ai pas. Si vous voulez, le « plan », c'est une sorte de concept flou, une sorte de programme du Parti Socialiste, mais en pire. Avoir un plan, c'est comme avoir faim, ça tient éveillé. Quand j'étais petit, j'avais toujours un plan secret à refourguer quelque part, une idée vague de truc à faire, de mur à escalader, ou d'endroit à explorer pour épater les copains. Le « plan », c'est une sorte d'Absolu abstrait, en fait. Je m'en aperçois seulement maintenant, parce que jusqu'à hier, je pensais vraiment que j'en avais un.

Mais qu'est-ce que je cherche, en vrai ? Je cherche à comprendre, et surtout je cherche une issue, une possibilité de construction et de mutation. Nous sommes dans un monde en mutation, sur un territoire en mutation, et je suis moi-même une espèce de mutant. Tous les repères sont tombés, comment voulez-vous que je me positionne ? Il faut bien que je mute, que je trouve autre chose ! Nos parents, en 1968, ils n'avaient qu'à choisir entre l'Eglise ou Jean-Paul Sartre, entre de Gaulle ou Mao. Les filles, elles avaient les mains douces et voulaient qu'on les considère, les garçons s'en fichaient pas mal ou alors s'efforçaient de jouer leur rôle de garçon qui considère la fille. Bref, tout était simple. On pouvait travailler pour gagner du fric et acheter des bagnoles, ou alors rien foutre en vendant du fromage non-pasteurisé dans une communauté lozérienne pratiquant le communisme sexuel et économique.

Ici, dans le monde néo-rural, nous sommes au milieu d'un paysage en pleine mutation. Ça se voit au premier coup d'œil. Alors oui, les églises sont vides, les villages sont déserts, il n'y a plus personne, les agriculteurs sont ruinés, les vaches sont radioactives, il n'y a plus d'industries, il n'y a plus rien. Mais ce n'est pas une raison pour désespérer : nous sommes au début de quelque chose, j'en suis sûr, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

Voilà 72 heures que je suis dans la Zone et Nadine ne m'a toujours pas téléphoné. Ma mère est enfin morte. Mon père, je n'en ai pas encore parlé. Le Curé est sans doute poursuivi par la Justice pour pédophilie à l'Abbaye Blanche, ou quelque chose dans ce goût-là. Soudain, dans le milieu de mes introspections compulsives, je visualise une abstraction dans le fond de l'horizon : comme un tableau de Delacroix, comme un Saint Sébastien de la peinture flamande, Nadine, MA Nadine, celle de la caisse N°4, est elle là, elle est en face de moi. Absolument nue, cloutée sur une gigantesque croix de bronze qui signale le carrefour à la sortie de Gouville- Sur- Mer. C'est tout simplement hallucinant. Le ciel est embrasé de rouge et de jaune, comme si le peintre avait un peu trop appuyé sur son tube de gouache. Elle est superbe, elle est belle comme le Mont St Michel dans le lointain, et je me sens moi aussi pleinement femme en la regardant, je me sens maintenant et soudainement épanouie, déployée, sous le soleil froid de novembre. Nadine, je t'aime, je marche la gorge en avant, je laisse à terre ma veste de velours trempée, je chante, je suis heureux, je suis heureuse ! Merci Nadine ! Attends-moi, j'arrive, je suis Elisabeth, ta cousine, je suis comme une Visitation ténébreuse !

11^{ème} jour : des cadavres dans l'air épais / la meute.

Mon visage est entièrement dissimulé par un bandage blanc et je porte des lunettes noires, un peu comme dans la série télé originale « L'homme invisible ». Je suis aveugle.

4 heures 30 du matin, par une nuit sans lune, l'air est épais. Dans le lointain, on entend vaguement la disco- mobile de la soirée purée / entrecôtes du club de foot de Montcarville, l'un des derniers villages qui résistent encore et courageusement au concept pourtant nécessaire de la *Zone Interdite*. Au pied de la croix de bronze, au croisement à la sortie de Gouville- Sur- Mer, entre la D139 et un chemin vicinal, cette nuit-là, tout à l'heure, il n'y avait rien. Nadine était un mirage, la vision de son corps supplicé et offert tel celui d'une « nouvelle Messie » était un leurre, et même le petit Christ musclé qui devait normalement orner ladite croix de bronze avait lui aussi disparu. Chouravé par un gitan au RSA, appâté par le prix élevé du métal, sans doute.

Peut-être Nadine n'a-t-elle jamais existée ? Peut- être en fait était-ce moi, cette femme, cet idéal de beauté et de sensualité ? Une projection de moi-même, un délire schizophrénique, conséquence de l'exposition prolongée aux radiations depuis l'abandon de ma combinaison de protection lors de ma poursuite avec la poule ? Toujours est-il qu'elle n'est pas là, et que je me trouve une nouvelle fois seul-e, avec cet embryon dans le corps. Comment voulez-vous que je m'endorme : dans l'air flottent des cadavres d'hommes politiques locaux soufflés par l'explosion ; des braves types en costards, des élus de terrain avec des casquettes, des jeunes militants avec des baskets, qui avaient tous fait le choix du risque nucléaire pour soutenir l'économie et la dynamique territoriale. Qu'ils en soient remerciés, et nous tous qui avons voté pour eux et qui avons bu le lait du grand service public de l'énergie atomique, avec la paille de nos intérêts privés. Excusez-moi, je provoque un peu, mais j'ai sommeil, et je me sens trahi par mon mirage. On croit très facilement aux mirages tant qu'ils sont loin, alors on court, et on se cogne. C'est comme avec les arcs- en- ciel : plus on se rapproche, plus ils s'éloignent, et au bout, il y a parfois une falaise...

Vers 6 heures, je m'endors, transi de déception, fourbu de désillusion. J'ai soif de bière et de Perrier- menthe, mais je ne bois rien, de toutes façons il n'y a rien dans le frigo. Je tousse un peu, je fais caca derrière un buisson, et je dors d'un œil. Vingt minutes se passent dans un silence débile.

Vous autres, qui à ce moment-là de mon récit vous demandez pourquoi je vous parle aujourd'hui –onzième jour- sous ce bandage qui dissimule mystérieusement mon visage, et pourquoi je n'ôte pas mes lunettes noires, c'est maintenant que je vais vous l'expliquer.

6 heures et 20 minutes. L'œil ouvert, dans le petit matin dégueulasse de nihilisme, j'entends quelque chose qui gratte le sol juste derrière ma tête. Pas le temps de me retourner que déjà trois énormes poules mutantes me foutent des coups de becs dans les yeux et me griffent doucement le cuir chevelu ! C'est ce que j'appellerai une mini- meute, absolument affamée, hypnotisée par la faim et ne pigeant pas elle-même l'enjeu métaphysique de la mutation hallucinante dont elle est l'objet.

Je ne bouge pas. Je n'ai étrangement pas la force de réagir. Muet, je les observe me dévorer la tête, je laisse la meute opérer, comme je laisserais trois jolies filles m'embrasser, me picorer, me lécher, le regard dans le vague, avec un léger sourire. Comme lors d'une anesthésie locale

où il n'y aurait pas de cache et où vous pourriez voir le toubib vous découper le bide en parlant de son match de tennis avec l'infirmière et l'anesthésiste.

Une heure durant, sous le ciel sombre des Vikings (sous le ciel normand en fait), le silence est rompu par le bruit de leurs becs qui m'arrachent un à un de longs et fins lambeaux de chair. Comme on racle avec le couteau la carcasse d'un poulet pour ajouter les petits bouts de blancs dans la salade du dimanche soir. La chair à vif, l'os saillant de la mâchoire qui se laisse toucher, les globes oculaires nus –tandis qu'autour de moi flottent des cadavres qui toujours me semblent plus nombreux-, je goûte lentement ma douleur, laissant l'air épais s'engouffrer dans mes plaies et dans les trous béants de mes joues.

12^{ème} jour : l'individu qui vient.

Toujours le bandage et les lunettes, toujours aveugle.

Après quelques heures d'un sommeil blanc, laissant derrière moi la meute des mutantes achever de s'entredévorer, j'avance dans la nuit, tel une sorte d'Édipe postmoderne. Aveugle et supplicié, je n'ai plus de visage, je n'ai plus de tête, je suis une page blanche sur une terre blanche, et j'erre à la recherche d'une nouvelle énigme à résoudre, d'un second Sphinx à débouter. (Dans mon idée ce serait plutôt une poule, d'ailleurs.)

Bien décidé à oublier cet épisode inutile du onzième jour, je décide de faire marche arrière, de sortir de la Zone, et de tourner mes pas vers le Mont St Michel. Je me dis que là-haut réside peut-être une clé, un objet mystérieux qui justifierait ma quête et ma tentative de résolution d'un énigmatique plan.

A l'occasion d'une pause pipi, je fais halte dans une station- service qui propose, outre de l'essence et du gazole, un certain nombre de produits de consommation à emporter. Alors que je parviens à tâtons, aidé par une vieille dame, à hauteur de la caisse afin d'y régler mes 144€ de carburant, je crois reconnaître en la personne du caissier une voix familière : la gravité du timbre et cette espèce de résignation terrifiée dans sa tonalité... Mon cœur bat la chamade, comme dirait Françoise Sagan.

-« Mon...Monsieur le Curé... ? C'est bien vous... ? »

Un silence gêné remplace soudainement le bruit de la caisse enregistreuse.

-« Vous me reconnaissez ? C'est, moi ! Vous m'aviez prêté votre mobylette le jour de mon arrivée !

-Evidemment je vous reconnais. Félicitations pour le bébé.

-Mais que faites-vous dans cet endroit lugubre ?

-J'ai été rattrapé par l'horrible réalité, mon Fils. Ne me jugez pas et vous ne serez pas jugé. La semaine dernière, après que j'eus enterré la dernière bigote au cimetière de Notre- Dame du Touchet, je n'avais plus de travail, bon, il fallait bien manger. L'Eglise n'avait plus rien à m'offrir qu'un exil définitif en Amérique du Sud : une place de prêcheur dans un bidonville. Mais je n'ai pas la vocation, vous comprenez, je ne suis pas irrationnel à ce point. Je suis né dans le confort, comment s'en détacher ? Ici, les gens sont gentils avec moi, et je peux lire ma Bible pendant la pause déjeuner. Depuis que je suis arrivé, je rencontre toutes sortes de personnes, c'est très enrichissant. Ici, l'air est encore pur, nous sommes loin de la Zone Interdite, vous savez. Les gens se sentent libres. Il y a même des fauteuils de massages. Et si en plus je puis être modestement utile en leur apportant un peu de réconfort, en leur offrant une Parole, un temps d'écoute et de partage, alors pourquoi se plaindre ? J'ai proposé au gérant de la station la mise en place -à titre expérimental- d'un service de confession- express, au niveau des machines à café. Pour 2€50, je propose l'absolution et la réconciliation. La firme a accepté car ils croient en la vertu thérapeutique et performative du confessionnal : quand les clients ont la conscience soulagée, ils consomment plus volontiers, et avec moins de scrupules. Ça contribue à l'effort national pour résorber la dette, et moi, ça me permet d'arrondir mes fins de mois. Tout le monde est gagnant.

-Je comprends. Une question cependant me taraude, Monsieur le Curé, relativement à cette sensation d'apparente liberté que vous observez chez vos nouveaux clients. J'ai l'intime conviction que vous seul, malgré votre échec, êtes en capacité de m'éclairer.

-Je vous écoute, mon Fils. Je tâcherai d'être à la hauteur de vos attentes.

-Merci. Alors voilà, c'est assez simple : comment considérer cette époque, cette civilisation qui n'est consciente et satisfaite que d'elle-même, qui n'a aucune culpabilité, ni aucune capacité de distance ? Quel peut être notre point de vue ? Nous autres qui avons bâti cet endroit, nous y éprouvons sans limites notre propre capacité de jouissance, et nous l'érigions en un droit nouveau et universel. Nous autres sommes devenus *l'essence* du libéralisme, l'essence même de *l'époque*. Le libéralisme c'est l'individu détaché de toute idée de Société, c'est l'Homme dans l'oubli de la Culture, c'est la meute à la place du groupe. Nous avons simplement remplacé la chasse et la cueillette par l'achat compulsif de barres chocolatées et de boissons énergisantes. Quand j'ai faim, je mange, quand j'ai soif, je bois, quand je suis triste, je pleure, quand je bande je baise, et tout est ainsi résolu, il n'y a pas d'autres sortes de questions à se poser. Moi aussi, je suis *dans* l'époque, mais je *subis* ce que je suis. Jusqu'à quand ? Je suis un individu qui a hérité d'une liberté toute neuve -une liberté sans doute inouïe dans toute l'Histoire de l'humanité -et qui cherche à la contrôler.

Mais ce que je veux, aujourd'hui je le sais, je veux *l'individu qui vient*, aujourd'hui ou demain, différemment à l'écoute de son désir, différemment libéré des contraintes. Mais qui est-il ? Qui est cet individu nouveau, et quel dessein doit-il poursuivre ? »

Le Curé -simplement vêtu d'un tablier gris clair orné d'un sigle bien connu et d'une casquette rouge pareillement siglée- me sourit en cherchant dans le flou de ses yeux un axe de réponse qui ne le fourvoierait pas davantage. En vain.

-« Je n'ai rien à t'offrir que la prière et la miséricorde. Tu dois 144 € : est-ce que tu as la carte de fidélité ?

-Si vous n'avez rien à répondre à ce sujet, qui alors me montrera comment mieux *voir* cette époque et pleurer dignement sur sa dépouille en devenir, pleurer en retenant ses larmes et en sachant qu'elles n'enlèveront rien à la participation qui est la mienne, à la Responsabilité qui est la mienne ? Oh, Curé, j'aurais aimé te voir surgir sur ta mobyette dans le soleil levant, et tu m'aurais montré en face où se cachent ce Monde et ce Temps, et tu m'aurais dit que tout est laid, comme lors de notre première rencontre ! »

A ce moment-là, j'ai tout d'un coup une grosse série de contractions. Je n'aurai pas dû m'énerver comme ça, le terme est proche. Le Curé m'aide à m'asseoir sur le sol, il semble ému et visiblement traumatisé par son échec sur le plan moral et spirituel, que ma violente diatribe a rendu patent. Un petit groupe de clients amusés se masse en cercle autour de nous. Le temps semble s'être arrêté dans cet endroit qui demeure pourtant le Temple de la rapidité. A la Cafétéria, un groupe d'Auvergnats bruyants se ressert du plat du jour -véritable Andouille de Vire- en riant très fort, avec l'accent. Je respire profondément -me souvenant des consignes reçues au cours des séances de préparation à l'accouchement lors de mon passage à la maternité de St Lô- et reprends le fil de ma pensée, m'adressant doucement à cet enfant qui se présente déjà la tête la première (j'ai perdu les eaux) :

-« Toi, mon petit enfant, tu es *l'individu qui vient*, tu es celui qui à partir de rien va devoir tout embrasser, tu vas te lever quand il n'y aura plus personne autour de toi et que je serai mort en couches, tu vas tracer sur le sol une ligne, comme Rémus ou Romulus -je ne sais plus- et tu vas construire une nouvelle ville. Tu es *l'individu qui vient*, et tu n'as pas de père, ni de mère -car ni Nadine ni le Curé n'ont souhaité le reconnaître. Nous autres -enfants des années 80, enfants de la croissance molle et de la Super Nintendo, avons dû éliminer et déconstruire une hérédité qui avait dévasté le champ de nos possibles, nous avons dû chercher à reconstruire ce

monde en retenant les ruines de l'ancien qui s'écroulaient sur nos têtes. Lui, cet enfant qui vient en 2017, il naît sur le sable sec et sur le sol dévasté par les errements de cette génération terrible, celle de nos parents. Il crie, il rampe dans la poussière et il va se lever et demander à boire. Mais la sage-femme de la station- service n'a à lui proposer que du Coca- Light, et lui il veut boire de l'eau ! De l'eau sale de la rivière ! Il veut la Pudeur et la Contemplation, et le monde n'a à lui proposer que les larmes d'une joie ostentatoire, les cris d'une vaine victoire, et le spectacle quotidien de sa banalité. (Et un kit promotionnel *Premier Age* de chez Mustela, la marque qui sponsorise le service maternité de la station- service.) La mise en scène du bonheur contre la pure conscience d'*être*. D'être *là*.

Je veux la Pudeur, s'il vous plaît, et la Contemplation. Donnez-moi la Pudeur, donnez-moi la Contemplation, et je pourrai fabriquer quelque chose, quelque chose d'autre, et de nouveau surtout. »

Voilà ce que j'ai prononcé devant ceux qui m'observaient, ce douzième jour de mon incroyable périple, allongé(e) les jambes écartées sur le sol carrelé de chez Total, le placenta sur les doigts de pieds, l'enfant contre mon sein, entre les atlas routiers Michelin et les sandwiches Club poulet- mayonnaise. Car il est né. Merci.

13^{ème} jour : l'arrivée au Mont (le code génétique).

Sur la route, il y avait des choses en construction. Des jeunes femmes aux longues jambes dansaient sous la pluie de novembre, les pieds nus dans des bottes de caoutchouc. Elles riaient et portaient des serpents autour du cou, colorés comme des colliers de fleurs. De jeunes garçons chevauchaient des lionnes échappées du zoo de Jurques. J'ai même vu des courses de zèbres en longeant l'hippodrome ! C'était la fête. Quelque chose avait changé dans la nuit. Des champs d'éoliennes recouvraient l'horizon et produisaient une électricité propre et solidaire, des troupeaux de chiens de traîneau transportaient les productions locales de pommes et de poires biologiques jusqu'au marché le plus proche. Tout le monde était content.

Essoufflé mais serein, je parviens au sommet du Mont, où je constate qu'on a remplacé l'Archange par un panneau solaire, et la Mère Poulard par un vendeur de Meuh Cola et de bière bretonne. Je suis très ému. Pourtant j'aimais bien l'Archange. Comme dit Saint Paul, à la fin, il ne restera que l'amour, tout le reste aura disparu...

(A propos de Saint-Paul, justement, j'y pense, si vous me permettez une petite –et sans doute ultime- digression... Qu'est-ce que *croire* ? Comment définir ce qui reste pour chacun un choix, mais qui est à la fois une évidence, un don qui résiste à toutes les désillusions ? Encore faut-il s'accorder sur l'objet de cette Foi : s'il s'agit de croire aux fantômes, ou bien de croire en un Dieu créateur, et même co-créateur du projet des humains. Pour ce qui me concerne, j'aurai tendance à définir cet élément, souvent perçu comme irrationnel -et parfois, avouons-le, comme suspect-, comme une intimité de relation avec une personne invisible. Relation qui induit un certain regard, un certain rapport au monde, une certaine capacité d'émotion, de remise en question, une insatiable soif de Justice et de Liberté. Cette définition, je vous l'accorde, reste absolument subjective et singulière, il paraît impossible de la généraliser à l'ensemble des croyants, et au reste je constate qu'une partie importante des personnes pour qui la Foi n'est pas un élément tangible se retrouve dans ce type de vision et de rapport au monde. Alors, quoi ? La question reste en suspens : la Foi, c'est aussi ouvrir –paradoxalement- dans sa vie quotidienne, la possibilité du doute et de la complexité. En gros, c'est l'inverse d'un sentiment de certitude.)

Bon. Reconnaissons que le réchauffement climatique a quelques bons côtés, en tout cas pour cette partie-là de la France qui se retrouve progressivement et nouvellement baignée d'une lumière et d'une douceur que l'on observe de plus en plus continues. La route qui mène au pied du Mont St Michel est maintenant bordée de gigantesques bananiers, et la Coopérative manchote « Heulà Banana » devient progressivement le leader européen de la banane et de ses produits dérivés (bananes flambées à l'andouille de Vire, galette de blé noir à la banane bio, etc.). Exemple d'équité et d'éthique, l'organisation interne de la Coopérative laisse rêveurs les plus fervents communistes, d'autant qu'elle s'est constituée de façon tout à fait transparente et démocratique. Les associés –représentant tous les corps de métiers- sont aujourd'hui au nombre de 1480 et sont géographiquement répartis sur un secteur triangulaire qui s'étend des Marches de Bretagne d'un côté, jusqu'au bocage Virois de l'autre -la pointe se situant précisément autour de Villedieu- les- Poëles. Ils se partagent les fruits de la production à hauteur de leur temps de travail et de leurs responsabilités respectives, se basant sur une échelle de salaires graduée de 1 à 5. Quant aux actionnaires, majoritairement des particuliers du cru, ils perçoivent des dividendes dont la part ne peut en aucun cas être supérieure à celle de la rémunération du travail, chacun ne pouvant posséder plus de 5% du capital de la société. On notera simplement un début de mouvement revendicatif du côté des troupeaux de singes récolteurs qui se sont récemment constitués en syndicat par la voie de l'Association Manchote de Protection des Singes Récolteurs. L'A.M.P.S.R. Un préavis de grève a été annoncé pour la semaine prochaine, en raison des mauvaises conditions de travail et de la faible rémunération.

Depuis le sommet du Mont, je profite d'un panorama exceptionnel sur l'ensemble du Sud-Manche. Je revois l'incroyable parcours effectué au cours de ces derniers jours, et j'ai un peu du mal à le croire. Je vois la maison de retraite, où l'on a remplacé la statue de Michel Drucker par l'œuvre d'un artiste local : une compression à base de déchets plastiques recyclés, qui représente Nicolas Hulot et Eva Joly se donnant la main avec le sourire. Je vois la petite église et le cimetière, et Monsieur le Curé qui tond la pelouse du presbytère -le jeudi étant son jour de congé à la station- service. Qu'il est élégant dans son survêt' gris et son col romain de collection acheté avec ses points Total ! Je vois Nadine, ma belle caissière, qui fait son jogging sur le parking du supermarché, offrant aux badauds le ballonnement harmonieux de ses jolis seins, décidément tous deux en très grande forme. Ca fait plaisir. Je vois la Vallée de la Sée, et les cicatrices industrielles que de jeunes scouts laïcs aux cheveux blonds platine s'attellent à panser et à remettre à jour.

La tête nue sous les bourrasques du Mont, le cœur chancelant et la peau à fleur, tandis que la marée monte et que j'allait en grimaçant mon nouveau- né, je songe tranquillement à ce que je vais pouvoir lui laisser pour se fabriquer, pour noircir sa page blanche. Quoi d'autre pour définir une personne qu'un code génétique et une carte Michelin : qui es-tu et d'où tu viens ? Est-ce que cela suffit ? Elle est où cette mémoire, où est le souvenir, où sont nos pères, nos mères, et nos repères ? Où est la route qui me menait à l'église, le chemin de l'école, la maison du voisin ? Je creuse dans ce foutu sol, je cherche avec une pelle les traces d'un passé à la fois commun et singulier. Je trouve Guillaume le Conquérant et quelques Vikings avec des casques, je trouve l'anniversaire de la Normandie, je trouve des commémorations de 39-45 et des vestiges de la Résistance. Mais ce n'est pas ça, poubelle.

Alors, plus profond, je trouve quelque chose à moi -j'aurai dû m'en douter puisque je l'ai perdu dans l'épisode précédent : c'est mon regard. Comment moi je me souviens avoir regardé cet endroit. Et surtout le regard des vieux et des vieilles : comment ils ont vu et entendu cette eau couler sous ce pont, et ce soleil se lever au- delà de cet horizon, et le bruit des machines dans les champs, le bruit du fer dans les usines, celui des verres qui trinquent dans les soirées d'anniversaires, le mouvement des pas qui suivent le cortège funèbre d'un ami qui est mort, le son d'un accordéon ou les poignées de riz qui retombent sur le chapeau du marié -et le fou- rire de la mariée ; les slogans et la rage d'un groupe de manifestants sur la place le 1^{er} mai, les noix que l'on ramasse avec son cousin le long du mur du cimetière, les discussions des oncles et les engueulades des tantes le midi au repas de Noël, les parties de football dans le jardin le dimanche de Pâques, la route qui descend du château et où l'on cueillait des mûres chaque mois de septembre la veille de la rentrée des classes, la grange où l'on rentrait du bois, celle où l'on empilait des bottes carrées. Le sourire de la maîtresse d'école et le souvenir honteux de la fois où elle vous a grondé, le souvenir d'un baiser à la sortie du cinéma, et d'une danse endiablée à la kermesse de la paroisse. Pour chaque endroit, il doit y avoir un souvenir, et pour chaque souvenir, il doit y avoir une émotion. C'est cela que je voudrais transmettre. C'est ça le code génétique de ce territoire, il n'est pas déterminé, il est purement subjectif, il est toujours en mouvement, sans cesse il s'invente, mais pour cela il faut connaître l'épisode qui précède.

Et toi aussi, mon petit enfant, à partir de là, tu pourras fabriquer, et rêver, et penser, et aimer quelque chose. Fabriquer un petit bout de cet endroit avec un petit bout de toi, et un petit bout de toi avec un bout de cet endroit.

Vire, novembre 2011

